

# UN PODCAST À SOI

par Charlotte Bienaimé



Script - Episode 2

## Les combattantes du sport et du genre

« Du féminisme artisanal, au jour le jour, à la main »

Elles portent les coups, lancent les bagarres, les rixes. Elles sont auteures de violence, elles donnent à voir une puissance d'agir qui devient même un spectacle. Elles vont à l'encontre des images stéréotypées de femmes victimes... C'est peut-être pour cela que les femmes boxeuses sont si fascinantes. Même si elles sont de plus en plus nombreuses, elles attirent toujours les regards dans les clubs et sur les rings, au cœur de ces fiefs de la virilité, ces arènes où se joue la masculinité.

Je me suis demandé pourquoi voir des femmes boxer était si bouleversant ? Être une femme boxeuse, qu'est ce que ça dit, qu'est ce que ça raconte ? Et comment vivent-elles cette injonction qui leur est faite, comme à toutes les femmes sportives, de rester féminine avant même de demeurer performante ?

*30 octobre 2017*

*Enregistrements : 10-15 octobre 17*

*Réalisation : Samuel Hirsch*

*Prises de son boxe : Sara Monimart*

*Prises de son, texte, voix : Charlotte Bienaimé*

*Illustration : Anna Wanda Gogusey*

*Production : ARTE Radio*

*Avec : Audrey Chenu et Aya Cissoko, boxeuses - Elsa Dorlin, philosophe, auteure de « Se défendre, une philosophie de la violence » (Zones, 2017) - Anaïs Bohuon, maître de conférences, auteure de « Le test de féminité dans les compétitions sportives » (iXe, 2012).*

*Extraits de : « Boys boys boys » de Joy Sorman - « Girlfight » de Audrey Chenu*

*« Danbé » de Aya Cissoko.*

*Remerciements : Natacha Lapeyroux, Université de Lorraine. Boxing Beat, Aubervilliers. Véronica Nosedá, Les dégommeuses. Samia Diar, DJ Junkaz Lou, Jean Matthieu Fourt dugroupe Elixir.*

*Il faut écouter les blagues des cons partout, faut être féminine dans tout ce qu'on fait le plus souvent dans l'histoire.*

*Le plus souvent dans l'histoire, anonyme était une femme.*

*Les bras se sont levés, les bouches se sont exclamées. Maintenant, il faut des mots.*

*Ça dure toute la vie une évasion, c'est tout le temps à refaire.*

*Un Podcast à soi, Charlotte Bienaimé, épisode 2 : Les combattantes du sport et du genre.*

**Charlotte Bienaimé :**

Je me souviens de l'odeur du gymnase, des crissements de nos baskets sur le revêtement. Des cris d'encouragement pendant les matchs. Des souffles et des victoires. Des défaites et des solidarités des vestiaires. Je me souviens de la force dans mon bras, du plaisir profond quand je marquai un but. La vitesse et les arrêts. Le bonheur de me sentir vivante, puissante, fière de ne pas avoir peur des coups, des bousculades et des batailles. J'étais arrière droit handball.

Ça m'a accompagné, façonné, porté pendant toute mon adolescence. Je n'y avais jamais repensé avant de rencontrer les boxeuses.

**Audrey Chenu :**

J'ai appris que j'avais une puissance en moi et que cette puissance je pouvais faire quelque chose de positif au lieu de me détruire.

**Charlotte Bienaimé :**

Audrey Chenu a 37 ans. Elle vient de Normandie et boxe depuis dix ans

**Audrey Chenu :**

J'ai grandi dans un petit village entre terre et mer qui s'appelle Ver-sur-Mer. 1000 Habitants, dans une famille ordinaire avec papa, maman et trois frères et sœurs. Et voilà une enfance plutôt paisible.

Jusqu'à ce que je réalise que j'étais une fille et que je n'avais pas le droit de faire un certain nombre de choses. Et assez vite ma mère m'a demandé de l'aider dans les tâches ménagères alors que mon frère était libre comme l'air. À 7 ans, je savais tenir une maison au niveau des tâches ménagères, comme l'éducation de mes petits frères et sœurs. À la fois, c'est quelque chose qui rend un peu fier

quand on est enfant. D'un autre côté, assez vite, j'ai perçu l'injustice, l'inégalité de traitement. J'ai commencé à me révolter contre ça. Je piquais les fringues de mon grand frère, j'allais sur le terrain de foot avec lui. Ce qui n'est pas trop bien passé c'est qu'à 9 ans j'ai demandé à mes parents de m'inscrire au club de foot comme mon frère. Voilà, donc, j'étais la seule fille au club du village. Je n'avais pas de vestiaire, donc les garçons ne faisaient jamais la passe et ils faisaient en sorte de m'exclure du jeu. J'aurais pu me résigner, me dire « bon, ben voilà, c'est pour eux, c'est leur espace. Je vais ailleurs » mais j'ai jamais pu faire autrement que résister. Mon corps, ma tête... J'avais envie de faire des choses qui étaient considérées comme masculines.

On me faisait comprendre que je n'étais pas assez féminine, que ne trouvera jamais de garçon « Achète-toi un soutien-gorge, sort avec un garçon... » En cinquième, j'ai été embrasser un garçon, ça n'avait pas de sens pour moi. J'ai pris autant de plaisir, mais c'était fait. Et après, j'ai pu être accepté par le groupe de copines. Pareil à 16 ans pour ce qui est de coucher avec mon garçon. Bon bah, tout le monde l'avait fait, fallait que j'y passe quoi. C'est plein de petites choses et dans la pub je vois des meufs à poil pour vendre du lait ou du coca, c'est tout ça... Je ne comprenais pas pourquoi les filles acceptaient de montrer leur corps, de nier leur personnalité, de rire aux blagues des garçons qui n'était pas drôle du tout.

Je ne comprenais pas pourquoi je ne pouvais pas être une fille forte ?

**Aya Cissoko :**

Toute petite, j'ai posé cette question à ma mère : mais pourquoi je ne suis pas un garçon ?

**Charlotte Bienaimé :**

Aya Cissoko est née près du Père-Lachaise, à Paris. Elle commence à boxer à 8 ans.

**Aya Cissoko :**

Très tôt, j'ai pris conscience que je n'avais pas les mêmes prérogatives qu'un homme. Et pourtant, ma mère était quand même très en avance sur beaucoup de domaines. Il y avait un partage équitable des tâches ménagères entre mon frère et moi, mais c'est juste sur la manière de se tenir, sur le fait qu'une fille ne fais pas ça, une fille ne dit pas ça, ne s'habillent pas comme ça.

J'avais aussi à un moment donné envie de me libérer de tout ça. Pas en devenant un homme, en étant moi-même.

En ne m'interdisant rien.

**Lecture par Estelle Clément-Béalem :**

Ou prendre sa place ? Entre le cliché originel de la femme, objet saturé de maquillage, de minijupes et d'allumages, l'anti qui ne sait faire ni la cuisine, ni les enfants, qui crache au sol et qui vous emmerde au prix d'une grosse rancœur sans avenir, Et la femme libérée, comme dans la chanson, où trouver sa place ? À moins d'être dans la confusion, l'écart, le déplacement perpétuel, ni masculin, ni féminin, ni salope, ni castratrice, ni je sais faire le pot au feu, ni je ne sais pas faire le pot au feu. Ce n'est pas de la perte d'identité, c'est du féminisme artisanal au jour le jour, à la main.

**Charlotte Bienaimé :**

Je relis régulièrement cet extrait du roman *Boys Boys Boys* de Joy Sorman. Il fait aussi partie des textes importants dans la vie d'Audrey.

**Audrey Chenu :**

Après ce qui s'est passé, que sais j'ai trouvé le cannabis et la défonce. J'ai commencé à vendre. C'est la première fois où je me sentais respecté. J'avais une place, c'était important pour moi dans la mesure où deux de mes meilleures amies se sont retrouvées enceintes à 16 ans, ça ne m'intéressait pas. Je pense que j'étais vraiment dans une identification masculine à ce moment-là. Je voulais faire comme eux et leur prouver dans les faits, qu'une femme pouvait les battre à leur propre jeu. C'est là où je me suis retrouvée dans un business d'envergure. Deux ans plus tard, je me suis retrouvée incarcérée pour 200 kilos de cannabis.

J'ai pris quatre ans ferme. J'ai fait la moitié en conditionnel. J'ai côtoyé des femmes pendant deux ans qui sont des survivantes, des rescapés de la vie. Il y en avait pas mal qui étaient là pour la drogue, pour complicité, puisque leur métier il dealait et quand tu habites avec quelqu'un qui deal tu es complice quoiqu'il arrive. Consommatrices, beaucoup, des petites voleuses, et puis une femme, notamment, qui a pris 25 piges pour avoir mis fin à la violence conjugale de son mari. Ben oui, elle l'a tué au bout de 20 ans de mauvais traitements et de violences. La plupart m'ont raconté des viols, plein de choses qui, malheureusement, sont la vie des femmes.

J'ai vécu avec ces femmes sans me poser trop de questions, si ce n'est de comprendre qu'on avait des choses en commun et beaucoup plus que ce que je pensais parce que je m'étais construite, en m'identifiais à des garçons, etc. J'avais aussi beaucoup de mépris à cette époque-là. Ça a changé l'image que j'avais des femmes, fondamentalement, parce que j'ai compris que toutes les conneries qu'on m'avait mis dans la tête, comme quoi, le courage, les couilles, c'était masculin. Ben moi, j'ai bien vu que non. Je voyais toutes ces femmes courageuses se battre contre tellement de choses, j'ai eu de l'admiration. Et j'ai commencé à changer ma façon de penser, à me dire que le courage il

n'était ni masculin ni féminin et qu'en tout cas, contrairement à ce qu'on nous mettait dans la tête la plupart du temps, à savoir qu'on était faible et inférieure, c'était faux.

Donc là j'ai eu cette énergie débordante et il fallait que j'en fasse quelque chose. Dans ma cellule on m'avait appris à mettre le matelas contre le mur et à taper dedans quand j'avais trop de rage. Je me sentais plus forte dans mon corps, je me sentais plus forte dans ma tête. J'avais vraiment besoin de ça. C'était instinctif. Je suis tellement bien quand je boxe, il y a quelque chose qui se passe dans l'esprit, qui m'apaise, qui bouge.

### ***Charlotte Bienaimé :***

J'ai été fasciné en regardant Audrey et d'autres femmes boxer. Ces visages concentrés à l'extrême, ces corps en mouvement constant. Les dents protégées et les gants lourds portés hauts. Elles sont de plus en plus nombreuses, mais toujours en minorité. Elles attirent les regards au cœur de ce fief de la virilité, cette arène où se joue la masculinité. J'ai demandé à Elza Dorlin, auteure d'« une philosophie de la violence », pourquoi voir les femmes boxer reste si bouleversant. Être une femme boxeuse qu'est ce que ça dit ? Qu'est ce que ça raconte ?

### ***Elsa Dorlin :***

Voir une femme sur le ring, c'est presque... Il y a une dimension relativement monstrueuse et en même temps, c'est révolutionnaire. Le fait d'expérimenter alors qu'on a été socialisé comme une femme, précisément l'ensemble de ce processus de libération du muscle, du corps... La dimension aussi du contact. Le déploiement des mouvements, la frappe. Les techniques de frappe, c'est vraiment... C'est aller à contre-courant de toute une socialisation des corps féminins qu'ont plutôt été socialisés, non pas dans cette perspective, mais dans le fait de désapprendre à habiter leur corps de cette façon. C'est à dire un processus où on va rendre le corps ignorant de ses capacités. Par exemple en supprimant la possibilité d'expérimenter la contraction d'un muscle, le déploiement, le fait de serrer le poing, le fait de contracter l'ensemble d'une posture pour pouvoir mettre un coup le plus efficacement possible et le plus puissamment possible. Donc, tout ça ce ne sont pas des processus qui relèvent seulement d'un empêchement, ce sont des processus qui, vraiment, mettent en place un désapprentissage, un évitement des conditions d'apprentissage. Donc tout est fait pour que, surtout, il n'y ait jamais de conditions où les filles soient mises pour expérimenter ça. Une femme qui ouvre la porte d'un club de boxe, c'est déjà un geste politique, même si elles l'investissent pas personnellement comme ça. Mais ce geste individuel, cette envie, elle est éminemment politique. Parce que les femmes ont quand même été exclues de l'accès à des lieux, n'ont pas tellement de violence, mais à des lieux d'entraînement du corps. Et historiquement, on voit bien que, du coup, il y a une dimension revendicative très forte. Mais dès la Révolution française, dans le cas

par exemple, des citoyennes révolutionnaires et des clubs de femmes révolutionnaires, elles ont demandé à porter les armes pour défendre la nation parce qu'on savait très bien que le droit de défendre la nation était justement un droit constitutif d'accès à une citoyenneté pleine et entière, active. Donc, ce que ça veut dire de façon souterraine, c'est que le fait d'accéder à une culture de la martialité, c'est une revendication d'égalité. Or, les femmes révolutionnaires, par exemple Pauline Léon Théroouanne de Méricourt, qui sont des grandes féministes au moment de la révolution et qui revendiquent vraiment l'accès aux armes, elles vont revendiquer en même temps et toujours un accès aux entraînements. C'est à dire apprendre à se battre, apprendre à manier les armes. Donc, ce n'est pas seulement la question de l'accès, c'est aussi la question de l'entraînement corporel, l'entraînement physique, le fait de modifier sa culture individuelle, sa culture musculaire, presque pour incarner cette revendication d'égalité.

***Lecture par Estelle Clément Béalem :***

Je me souviens encore de ce premier soir. L'odeur de la salle, très spécial. Et la vision de cette fille de 20 ans aux cheveux courts et au look androgyne qui sautait à la corde. Une pièce obscure avec des néons blafards au plafond, deux rings au centre. Huit sacs de frappe alignés le long d'un mur. Nous sommes une bonne trentaine, dont trois filles. Au début, nous courons le long des quatre murs pour nous échauffer. Courir en rond, je n'avais pas fait ça depuis longtemps et ça me rappelle inévitablement la prison. Ensuite, nous mettons les gants et réalisons des exercices à deux. L'entraînement est dur physiquement et au bout de deux heures, je suis éreintée. Mais je compte bien m'accrocher.

***Charlotte Bienaimé :***

Ces mots sont ceux d'Audrey. Dans son livre « *Girl Fight* », elle raconte son histoire et ses débuts en boxe. Elle commence peu après la prison dans le club d'Aubervilliers, celui de Sarah Ourahmoune, la boxeuse française la plus médaillée.

***Audrey Chenu :***

Je suis dans le moment présent dans le corps, dans quelque chose d'instinctif et de pas réfléchir. Je me souviens au début je cherchais à comprendre. Du coup, je disais à mon coach « Pourquoi tu fais un crochet avant le direct ? Pourquoi tu te déplace comme ça ? » il me répondait « Ne cherche pas à comprendre, fais le ». C'est quelque chose que je ne savais pas faire avant. Je n'avais pas ça vécu avant, j'étais toujours en train de penser à mille choses en même temps et en fait, la boxe m'a permis d'arrêter la machine, et ça fait du bien.

Charlotte Bienaimé :

De son côté, Aya a commencé à boxer enfant dans son quartier du 20ème arrondissement de Paris parce qu'elle l'avait décidé, tenant tête à sa mère qui lui proposait tous les sports, sauf celui-là.

**Aya Cissoko :**

Très vite, il va s'avérer que je vais être doué et que pour progresser, il faut que je m'entraîne avec les garçons. Là par contre c'est beaucoup plus dur, parce que c'est insupportable pour un garçon de se faire bousculer par une fille... et donc ils vont y aller. Et donc, il va falloir serrer les dents. Il va falloir ne rien montrer de la douleur qu'occasionnent l'impact des coups. Parfois, les garçons, ça appuie les coups pour affirmer sa supposée supériorité physique, un ascendant psychologique. Mais je tiens, le coup. Très vite, je commence la compétition, je suis championne de France, je gagne tout. J'ai déjà deux titres de championne du monde et là, je me dis allez, on va se fixer de nouveaux défis. Je vais passer à la boxe anglaise parce que j'ai commencé par la boxe française. Donc la boxe française, c'est la boxe pieds poings, avec des coups qui vont enfin du genou au visage. Enfin, répartis sur ces trois zones du corps. Là on arrive à la boxe anglaise, c'est celle de Muhammad Ali. C'est que les poings avec des coups qui sont très majoritairement localisés au visage. Là, on doit vraiment faire mal. J'ai passé l'âge où on fait de la boxe éducative ou de la touche. Là, je veux devenir compétitrice. Je veux devenir championne en boxe anglaise et donc je dois m'astreindre à un entraînement avec que des boxeurs. Parce que quand j'arrive dans cette salle, il n'y a que des boxeurs. Donc je vais voir l'entraîneur de boxe anglaise. Je lui dis « Ecoutez, je suis là, je veux m'entraîner ». Et là, c'est vrai qu'il me dit « je n'emprunte pas les gonzesses ». La boxe anglaise c'est censé être un sport d'hommes, là où on montre ses muscles, où on se mesure où c'est vraiment un combat d'homme à homme, où chacun est là pour mettre K.O son adversaire. On est là pour faire mal à son adversaire et donc, c'était hors de question d'infliger une telle violence à une femme. Et il fait comme si je n'existais pas au mois de novembre, je me suis dit « Mais pourquoi s'infliger ça entre un entraîneur qui fait comme si tu n'existais pas, se prendre autant de coups ? Non, j'arrête ». Et il va me falloir un mois pour me dire « c'est pas possible. J'ai jamais renoncé. Je ne peux pas renoncer », donc je reviens à la salle. L'entraîneur Jean Roche, étonné de me voir et me dit « Tu es de retour et donc là, je lui dis oui. Et pour de bon ». C'est à ce moment-là qu'il va décider de s'occuper de moi. Il va m'entraîner à la dure. Je ferai tout comme les garçons, des mises de gants comme les garçons, les exercices de sac et autres physiques abdos comme les garçons, les fractionnés sur les pistes comme les garçons, les footings de dégrassage, c'est à dire que je n'aurai aucun traitement particulier. Et donc, c'est quelque chose qui va énormément me plaire et je vais progresser très, très vite.

Je suis vraiment devenu endurante, résistante. J'ai aussi appris à être patiente, à garder mon sang froid, à avoir une véritable analyse de mon environnement. J'ai vraiment aussi appris à respecter mon corps, à le connaître.

Je ne suis pas là pour marcher sur les plates bandes des hommes. J'en ai strictement rien à faire. C'est à dire quand je fais un choix, ce n'est pas parce que je veux me mesurer aux hommes. C'est juste que je veux satisfaire une envie, quelque chose, moi qui me fait vibrer et qui me fait vivre. La présence des hommes, c'est presque accessoire. Je m'en fous.

**Poème lu par Audrey Chenu :**

Je me sens comme un cheval fougueux que rien n'arrête dans sa course. Dans ma vie, j'ai pris des raccourcis qui, bien souvent, m'ont ralenti. Pourtant, depuis, j'accuse les coups du sort, reconnaissant mes torts. Quand les temps sont durs, tu crois que je dors ? Ben, t'as tord ! Je parle ni à tort ni à travers. J'ai fait les 400 coups, traverser des mers et détourner des sous au coude à coude avec des fous. J'ai connu des femmes qui ont découpé des couilles et des coups, d'autres qui abandonnent leur couffin après avoir accouché comme ces peuples couvent leur vengeance tant d'années avant de revenir couper des têtes. A bas les courbettes, je me bats à coups de tête une nouvelle courbée occupée à coudre ou à faire des cookies, à prendre des coups qui nous apprendrait la vie. On n'aurait même plus besoin d'aller en cour. Alors, en vie, Je coupe court.

**Charlotte Bienaimé :**

Aujourd'hui, Audrey slame autant qu'elle boxe. Beaucoup de ces textes parlent de combats, de luttes, de batailles.

**Audrey Chenu :**

En tant que femme dans n'importe quelle société, je pense que l'on reçoit beaucoup de coups. Et la boxe, elle m'a appris à rendre les coups.

« Je suis dur ». C'est ce qu'on me renvoie tout le temps et du coup, cette dureté qui est vue comme un défaut pour une femme dans la boxe, c'est une qualité. La violence elle est en moi, je l'ai vécu, je l'ai subi et je les ai peut-être produites aussi, que ce soit contre moi ou contre d'autres, malheureusement. Et donc dans la boxe la plupart de ma violence, je la mets contre le sac de frappe. Je frappe très, très violemment contre le sac. Par contre, dès que je suis avec une adversaire, je contrôle et du coup, j'apprends à me maîtriser. Et au lieu d'être dans cette hypocrisie de « la violence, c'est mal, il faut être douce ». Bah non, j'en ai et qu'est-ce que j'en fais cette violence ? Justement, je la transforme et je la partage et je la confronte à d'autres. Il y a aussi la douleur. Qu'est-ce que tu fais avec la douleur ? Bien sûr que ça, ça se travaille dans la boxe. Et comment t'encaisse ou t'esquive. Comment tu la dépasses ? C'est primal, c'est viscéral. Il y a quelque chose qui sort des tripes.



***Charlotte Bienaimé :***

Sur le ring, les boxeuses sont actrices de violence. Elles portent les coups, elles lancent les bagarres, les rixes. Elles donnent à voir une puissance d'agir, qui devient même un spectacle. Elles vont à l'encontre des images stéréotypées de femmes victimes. Ces images, Elsa Dorlin les a analysées dans son livre « Se défendre ». Elle réinterroge la question des violences faites aux femmes.

***Elsa Dorlin :***

Quand vous prenez les campagnes de prévention de la violence faite aux femmes en général, moi je me suis intéressé au visuel, il y a vraiment un motif qui se répète à l'infini, c'est que vous montrez les femmes victimes de violence avec le visage tuméfié. Ça veut dire qu'on pense la victime comme le réceptacle passif, mutique et annihilé par la violence d'un coup.

Ce que ça dit pas, c'est que, dans une certaine mesure, les femmes victimes de violence sont des expertes au sens où elles connaissent, elles savent exactement ce que ça veut dire de recevoir un coup. Or, n'importe quelle boxeuse, on sait pertinemment que pour savoir porter un coup, il faut savoir ce que ça fait d'en recevoir. Et que ça, c'est une endurance qui n'a rien à voir avec de la vulnérabilité. Résister à un coup est le contraire de la vulnérabilité. Être capable d'encaisser une frappe, ça suppose un effort corporel, une mobilisation à la fois psychique, musculaire, nerveuse, qui est extrêmement importante. Donc, ce qui est étonnant, c'est que dans le cas des boxeuses, par exemple, le fait de recevoir un coup et de l'endurer montre précisément la puissance d'une boxeuse. Mais dans le cas d'une femme lambda, on a déjà fait beaucoup de chemin, il y a déjà beaucoup d'acquis pour passer à la riposte puisque l'on sait ce que c'est que de recevoir un coup. Donc, il faut juste essayer de saisir pourquoi ce passage de l'apprentissage à l'effectuation ne s'opère pas dans la vie réelle.

On pourrait très bien imaginer que les campagnes de prévention, plutôt que de montrer une femme qui a reçu un coup, montre une femme qui, au contraire, se protège et riposte. Voilà pour essayer ça. Ça crée un précédent imaginaire. Y compris dans la représentation commune, On prête aux victimes une capacité de résister et une capacité de se défendre, une capacité de réagir. Et encore une fois, il ne s'agit pas de dire qu'il faut que les victimes réagissent et deviennent des héroïnes ou des super expertes des arts martiaux. Ça n'a rien à voir si une victime, rien qu'en encaissant le coup, est déjà dans une technique de combat et de résistance.

***Lecture par Estelle Clément Béalem :***

Je n'entends plus que mon corps. Le tressaillement des muscles. Je s'exerce à tolérer la douleur, à passer les seuils. Ce mal-là, j'en veux bien. Je l'ai choisi. À la fin de l'entraînement, je vérifie que mon

nez, mes lèvres sont toujours en place. Il m'arrive bien de prendre un coup sur le nez, de penser qu'il est cassé. Mais non. J'ai la chance d'avoir une peau qui ne marque pas les arcades qui tiennent et le nez qui saigne peut. Cette hantise de la marque au visage n'est pas une manie narcissique. Je ne veux pas qu'on puisse m'enfermer dans l'image de la boxeuse. Je ne suis pas une attraction.

***Charlotte Bienaimé :***

Aya, elle aussi, a écrit son histoire. Son livre s'intitule « danbé » qui veut dire dignité en bambara.

***Aya Cissoko :***

J'adorais mes bras musclés. J'adorais mes abdos. Je les montrais aussi, c'est à dire que je portais aussi des débardeurs... J'aimais... Je m'aimais quoi. C'est toujours le poids du regard qui est difficile parce que pour certains, oui, c'est pas un corps de femme.

***Audrey Chenu :***

Ce qui me plaisait dans la boxe, justement, c'était de pouvoir transformer mon corps et que mes formes féminines, soit un peu diminuées. C'était quelque chose d'important pour moi. Je trouvais ça beau d'avoir des gros bras pour une femme et c'est quelque chose que tous, ça les dégoûtait quoi. « Alors il faut faire de la boxe, mais il ne faut pas trop muscler. Il faut faire attention. Faut que tu gardes un corps de femme ». Donc moi, si je faisais un truc, « arrête de faire le bonhomme. »

Ma façon de parler ou de bouger, elle n'est pas assez féminine. C'est des petites remarques, des regards, des petites choses comme ça. Ou, il faut sourire, il faut écouter les blagues des cons, partout faut être féminine, dans tout ce qu'on fait.

***Charlotte Bienaimé :***

Cette injonction à la féminité est présente pour toutes les femmes sportives. Dès lors qu'une sportive n'est pas assez féminine, elle est sanctionnée notamment par les discours médiatiques qui se concentrent alors sur la transgression plutôt que sur la performance.

C'est ce que m'a expliqué Anaïs Bohuon, qui travaille sur le corps, le genre et l'histoire du sport.

***Anais Bohuon :***

Ces injonctions pour respecter les normes de la féminité poussent parfois certaines sportives à développer des stratégies d'hyper féminisation. On pourrait penser par exemple à Anna Kournikova,

la joueuse de tennis, qui est à cet égard assez révélateur. Elle a été encensée par les médias. Bien qu'elle n'ait jamais remporté de grands tournois, elle est devenue l'égérie de plusieurs marques d'articles sportifs simplement parce qu'elle renvoyait une image idéale ou idéalement conventionnelle de la féminité. On peut également penser par exemple, en avril 2009, les joueuses de l'équipe de France de foot ont posé nue pour que la grande presse s'intéresse enfin à elles. Et c'était vraiment dans l'objectif affirmé de la Fédération de tenter de faire parler du football féminin.

***Extraits de patinage artistique à la télévision :***

Première note de Casse-Noisette, espérons que les noisettes ne vont pas se faire casser ce soir.

Le costume en jette autant que la nana, j'allais dire ! Je vous le confirme.

Ah Christelle vous pourriez dire que ce n'est pas la seule à être excitée !

***Anais Bohuon :***

Les femmes qui accèdent à des sports dits de tradition masculine ont toujours subi, ce qu'on appelle une sorte de procès de virilité, une sorte de spectre de la vie. La crainte est vraiment qu'elles mettent en danger leurs organes créateurs. Derrière cette idée de violence, il y a la crainte de, par exemple, se prendre des coups dans les seins. Et les seins c'est le symbole de la maternité, de l'allaitement, etc. Comme les femmes ont eu beaucoup de difficultés pour accéder au triple saut ou au saut en longueur, la crainte était à l'époque fin 19ème d'une sorte de descente d'organes, etc. Les préoccupations médicales étaient fortes à ce sujet-là. Elles sont confrontées à une sorte d'injonction paradoxale : « faites du sport pour devenir mère et renouveler les générations. Mais surtout, ne vous virilisez pas ou ne devenez pas des viragos ou des lesbiennes potentiellement stériles.

***Extraits de patinage artistique à la télévision :***

En 2006 on avait fait allusion à son joli petit postérieur, sa morphologie n'a pas tellement changé.

Je connais plus d'un anaconda qui aimerait bien venir l'embêter un petit peu cette jeune Cléopâtre canadienne.

***Anais Bohuon :***

Les femmes qui accèdent à la bicyclette se voient freinées par le discours médical parce que les médecins ont très peur qu'elles s'adonnent en faisant de la bicyclette à des pratiques masturbatoire avec le frottement de la selle. Mais la peur, ce n'est pas tant la masturbation, c'est qu'elles se désintéressent du plaisir masculin et qu'elles s'éloignent d'une sexualité hétérosexuelle reproductive parce qu'elles vont pouvoir assouvir leurs besoins grâce à la pratique de la bicyclette. Et finalement,

la rhétorique de la fin du 19ème siècle est très proche de la rhétorique actuelle. Dès lors que les femmes se rapprochent des morphotypes masculins ou accèdent à cette discipline que l'on estime trop intense, où les corps sont légitimement transformés par la pratique physique et qu'elles se rapprochent des performances masculines, elles sont confrontées à des interdictions, des freins, des réactions hostiles, des polémiques. On pourrait aborder le cas de Caster Semenya, une jeune athlète sud-africaine qui remporte aux Championnats du monde d'athlétisme de Berlin en 2009, le 800 mètres. Très vite, sa victoire va défrayer la chronique. Des doutes vont être tout de suite émis quant à son identité sexuelle. On va lui reprocher d'être trop poilue, d'avoir des hanches gommées, pas assez de poitrine, une voix trop rauque et surtout, surtout, un bermuda et non pas une culotte comme ses concurrentes. Je pourrais multiplier à l'infini les critiques dont elle a fait l'objet. Si vous voulez, cela révèle qu'encore aujourd'hui, au 21ème siècle, les sportives doivent rester imberbe, mince, gracieuse dans leurs efforts comme dans leurs tenues, et donc finalement demeurer femme avant de demeurer performante.

**Aya Cissoko :**

Dans la même année, j'ai été championne de France, championne de l'Union européenne, championne d'Europe, championne du monde. Après, à la fin de l'année je me fais une fracture cervicale pendant la finale du championnat du monde, donc c'est ce qui va mettre un terme à ma carrière. Mais à côté de ça, ce n'est pas grave. L'objectif est atteint.

J'ai prouvé qu'une femme était aussi capable qu'un homme, voire était capable de faire mieux qu'un homme. Ou en tout cas, une femme, avait pleinement sa place dans ce sport.

**Charlotte Bienaimé :**

Aya ne boxe plus, elle est écrivaine, ses romans « *Danbé* » et « *N'ba* » racontent son histoire de boxeuse, mais aussi de petite fille noire d'origine malienne qui perd son père et sa soeur dans un incendie criminel.

Ses livres rendent aussi hommage à la dignité de sa mère, qui a tenu tête à bien des hommes pour continuer à élever ses enfants libres tout en préservant son identité. Aya parcourt aussi les classes d'écoles, de collèges et lycées pour parler de sport, de littérature, de racisme et de féminisme, avec la même fougue que sur les rings. Audrey est devenue institutrice et entraîneuse de boxe. Elle donne des cours à ses jeunes élèves, mais aussi aux femmes, dans une optique d'autodéfense féministe.

**Aya Cissoko :**

Je me suis dit voilà, je vais prendre ces armes là et je vais les partager et redonner aux femmes et aux

enfants d'abord. Quelque chose qui permet de se connaître soi-même et de prendre conscience de sa force. La détermination, le travail et tout ça. Ça peut nous amener à nous confronter, à plus avoir peur, à se sentir bien dans l'espace public, c'est énorme pour moi.

***Elsa Dorlin :***

Y a une forme d'autonomisation par rapport à l'injonction qui est faite aux femmes de ne trouver de protection que chez un homme. La protection de soi par soi, elle, est fondamentale et c'est pour ça que ça opère. Ce que j'ai pu appeler une mutation de genre, c'est à dire que ce n'est pas du tout la question que, du coup, les femmes boxeuses sont assimilées à des hommes, c'est que, elles mutent. Elles font muter et en fait, la définition normative du genre. Une femme est en mesure et capable et puissante d'agir et de se protéger elle-même par elle-même, sans recours à une protection qui peut être celle de l'état du mari ou de la loi.

***Charlotte Bienaimé :***

C'était *Un podcast à soi* tous les premiers mercredis du mois sur ARTE Radio, en partenariat avec le mensuel *Causette*. Le mois prochain : le gras est politique.